
LA REPRODUCTION SPATIALE, UN CONCEPT GEOHISTORIQUE POUR ABORDER LE LABORATOIRE ROMAIN

Djament Géraldine : Université de Paris VII, UMR Géographie-cités, laboratoire EHGO
geraldine.djament@ens.fr - geraldine.djament@wanadoo.fr

RÉSUMÉ. *Cet article étudie le changement spatial à partir de l'analyse de la géohistoire de la soi-disant Ville Eternelle sur le long terme. Il commence par définir le concept de reproduction comme dialectique du même et de l'autre dans différents champs disciplinaires, avant de proposer son importation en géographie. L'application du concept de reproduction spatiale, proche de la résilience, au système spatial romain passe par un repérage des mutations de la centralité urbaine, et par une étude des transitions territoriales, en particulier celle qui voit la ville-monde religieuse devenir capitale de l'Etat-nation italien. Au terme de cette présentation est dégagée une véritable « stratégie spatiale romaine » et sont esquissées les leçons du laboratoire romain : la continuité et la discontinuité forment un binôme relatif et inséparable, utile au découpage du temps et de l'espace. La réflexion se clôt sur un plaidoyer en faveur de la géohistoire.*

ABSTRACT. *This article deals with the spatial change through the analysis of the geohistory of the so-called Eternal City in long term. It begins with defining the concept of reproduction as dialectic between the same and the other in various topical domains, before suggesting importing it to geography. The application of the concept of spatial reproduction, close to resilience, to the Roman spatial system requires spotting the transformations of the urban centrality, and the territorial transitions, that the religious city-world becomes capital of the Italian State-Nation. To end with this presentation, one true « Roman spatial strategy » is brought out, and the lessons of the Roman laboratory are sketched: continuity and discontinuity are a relative and inseparable couple, useful to cut out time and space. The thought finishes with a plea for geohistory.*

MOTS-CLÉS : Géohistoire, Rome, reproduction, résilience, (dis)continuité

KEY WORDS : Geohistory, Rome, reproduction, resilience, (dis)continuity

TITLE : *Spatial reproduction: a geohistorical concept for the Roman laboratory*

La Ville Eternelle ? Une périphrase usée qui évoque pour nous tous Rome. Une évidence culturelle que j'ai voulu prendre au mot, interroger, en entamant une thèse de géohistoire consacrée à la reproduction de la centralité romaine.

Je tiens à préciser d'emblée que ce qualificatif de « géohistoire », repris à F. Braudel par mon directeur C. Grataloup, désigne un effort pour dépasser l'opposition entre géographie modélisatrice et géographie culturelle, et pour repenser les liens entre espace et temps. Cet effort passionnant soulève de nombreuses questions méthodologiques, que j'ai essayé de reformuler pour cette rencontre de géographie théorique. Je vais donc vous exposer ma recherche interdisciplinaire, en essayant de respecter le va-et-vient entre général et particulier, nomothétique et idiographique, prôné par R. Brunet.

Le problème spatial que j'ai rencontré dès que j'ai commencé à m'intéresser à Rome, après une maîtrise consacrée à la reproduction de la centralité florentine à la Renaissance, était le suivant : comment une ville peut-elle maintenir son rayonnement, son influence, sur le très long terme ? Quel statut épistémologique donner au « long terme » d'origine braudélienne ? Comment modéliser et expliquer une trajectoire urbaine associant continuité et discontinuité ?

En effet, Rome se caractérise par une place importante à plusieurs reprises en Europe, mais cette importance relève d'une centralité au contenu social et spatial très divers. Quoi de commun entre la cité-Etat conquérante, la capitale d'Empire, la capitale du réseau chrétien et la capitale de l'Etat-nation italien ? Comme le rappelle I. Calvino (1972), « *parfois des villes différentes se succèdent sur le même sol et sous le même nom* ».

Cet étonnement rencontrait la curiosité pour les dynamiques et les transformations spatiales, curiosité fondatrice de la géohistoire, qui, contrairement à la géographie historique, ne se limite pas à une étude géographique dans le passé. Les recueils « *Temporalités urbaines* » (Lepetit, Pumain, 1993) et « *Mégapoles méditerranéennes* » (Ilbert, Depaule, 2000) témoignent de ce renouveau entrepris en histoire comme en géographie urbaine.

Pour construire mon objet géohistorique (le système spatial romain) et penser le changement urbain, je m'appuie sur la systémique et propose un modèle conceptuel. Je vais donc tout d'abord dresser une généalogie du concept de reproduction spatiale, dont la diffusion concerne l'ensemble des sciences sociales, avant de vous présenter son application au cas romain et de vous soumettre les espoirs méthodologiques que je place en lui.

1. Généalogie du concept de reproduction spatiale

En français, l'apparition du mot reproduction est tardive : selon le Robert, elle date de 1690 et désigne l'« *action par laquelle une chose renaît* », alors que le mot de production, dépourvu de préfixe, remonte à 1283, et vient du latin *productus*.

1.1 Un concept biologique

Le terme a un sens technique, utilisé notamment en biologie, comme le souligne Y. Barel (1973), qui propose de penser la reproduction sociale à partir d'une analyse de la reproduction biologique. Dans ce domaine, la reproduction signifie d'abord génération, production. Selon Buffon, la reproduction est la « *puissance de produire son semblable* », la similitude se situant au niveau de l'espèce, non pas de l'individu (Barel, 1973). Il s'agit à la fois d'un phénomène individuel et d'un phénomène de population. Aussi Y. Barel souligne-t-il combien la reproduction constitue un phénomène contradictoire, un « *type déterminé de combinaison de variance et d'invariance* ». Cette opération de « *transmission d'informations invariantes sur la structure* » constitue paradoxalement la condition nécessaire du changement : soulignons l'étymologie de re-production. Notons que le concept désignait antérieurement la régénération (chez les animaux amputés). Soulignons également que la biologie avance plutôt le concept de procréation, qui insiste sur la dimension créative de la reproduction sexuée.

1.2 Un concept économique

Par ailleurs, le concept peut être synonyme de représentation, et désigne la multiplication des exemplaires d'un objet, à l'interface entre art et industrie, comme en témoigne l'imprimerie. Elle permet la diffusion d'une image

ou d'une pensée. La re-production constitue un processus économique et technique fondé sur la dialectique du même (figuré) et de l'autre (support).

Aussi l'économie forme-t-elle le deuxième terrain privilégié d'application de ce concept. Le courant marxiste joue un rôle décisif dans la fortune du concept de reproduction, déjà opératoire chez Quesnay au 18^e siècle. L'étude des mécanismes de la reproduction sociale devient cruciale dans l'étude des modes de production et dans la perspective de la révolution sociale, contraire de la reproduction. La question de la reproduction concerne à la fois la reproduction de la force de travail et, plus généralement, celle de la structure de classes des sociétés. Ainsi le salaire se voit défini comme la partie de la valeur produite par la dépense de la force de travail nécessaire à sa reproduction, variable historiquement. Les activités se partagent en activités de production, par exemple l'industrie, et activités de reproduction, par exemple l'enseignement.

La distinction entre la reproduction simple, c'est-à-dire la reproduction des conditions de production antérieures, et la reproduction élargie, qui les étend, a été utilisée par des géographes marxistes. Ainsi F. Damette et J. Scheibling (1995) utilisent-ils ces notions pour construire une typologie des régions françaises. Mais leur usage du concept reste économique, et non spatial, même s'il est spatialisé.

1.3 Un concept philosophique

Les philosophes althussériens poussent plus loin l'analyse, en proposant le concept d'appareils idéologiques d'Etat (scolaire, familial, religieux, politique, syndical, de l'information, de l'édition-diffusion, culturel), distingué de l'appareil répressif d'Etat. Selon Althusser, la fonction de la superstructure est d'assurer les conditions de la reproduction des rapports de production. Il en appelle à un dépassement du cadre topique des rapports entre infrastructure et superstructure : pour lui, s'élever au point de vue de la reproduction s'avère nécessaire pour comprendre la superstructure. Retenons de cette analyse l'introduction de la temporalité pour sortir d'une méthodologie dualiste parfois simplifiée et souvent dénoncée chez les marxistes.

Soulignons également le rôle de l'idéal dans la reproduction sociale : c'est l'idéologie dominante qui assure l'unité des Appareils idéologiques d'Etat (AIE). Or, quand Althusser évoque la tendance à la domination d'un AIE sur les autres, il évoque le rôle de l'Eglise durant la période pré-capitaliste, par opposition au rôle actuel de l'Ecole. Cela ne peut qu'interpeller un chercheur travaillant sur Rome.

1.4 Un concept sociologique

L'évocation de l'enseignement comme instrument de reproduction sociale nous introduit par ailleurs aux travaux célèbres de P. Bourdieu. La portée critique du concept explique son emploi à partir des années 1970 en sociologie. La reproduction est ici conçue comme un mécanisme culturel de fermeture et d'endogamie des élites. La reproduction permet de conserver la même structure sociale avec des individus différents, les fameux « héritiers ». On comprend l'usage polémique courant en politique du concept de reproduction, pensé sur le modèle de l'héritage : la « distinction » se transmet, comme la fortune, à ses descendants ; la reproduction biologique se double d'une reproduction sociale hiérarchique.

A partir de cette théorie, J. Lévy (1995) a avancé le concept de « *capital spatial* », « *constitué des avantages qu'apporte la maîtrise d'un ensemble d'agencements géographiques* » (Lévy, Lussault, 2003, p. 126). Il l'applique à la question du marché foncier, dans le chapitre de sa thèse consacré aux relations entre habitat et politique. L'espace est vu comme un « *bien social accumulable et utilisable pour produire d'autres capitaux* », entrant « *dans le jeu des échanges avec d'autres capitaux* » (Lévy, 1995). Il donne à cette possibilité d'échange le nom de « *fongibilité* » entre les différents types de capitaux. J. Lévy poursuit ainsi l'application du concept marxien hors de son contexte économique d'origine.

1.5 Un concept géographique ?

- *La production spatiale*

En géographie, H. Lefebvre a introduit en 1974 le concept de production (Lefebvre, 1974). A l'heure de l'espace social, le sociologue et philosophe transfère la notion utilisée pour la société à l'espace. L'espace est pensé comme produit par la société, et non plus comme nature subie ou comme support : il n'y a plus d'extériorité entre les deux termes.

Les travaux de R. Brunet témoignent du succès de cette application à la géographie. La figure de proue de la « *nouvelle géographie* » française considère surtout la production de l'espace, qui débouche sur le concept d'organisation de l'espace central en analyse spatiale (entendue ici au sens large), même s'il évoque sa

reproduction. En effet, il met en évidence un « *système de production de l'espace* », fondé sur quatre fonctions principales : approprier, exploiter, habiter, échanger, qui « *font et refont en permanence l'espace* » (Brunet, 1990, page 45). Ce concept est tourné géographiquement contre le déterminisme naturel et philosophiquement contre l'idée d'un espace *a priori*. Il correspond à la thèse relativiste, leibnizienne, selon laquelle l'espace, loin d'être un donné *a priori*, est un produit social. En outre, R. Brunet considère que l'organisation de l'espace peut elle-même jouer comme un moyen de production. Ne définit-il pas, dans son dictionnaire, l'espace géographique comme « *l'étendue terrestre utilisée et aménagée par les sociétés en vue de leur reproduction – au sens large : non seulement pour se nourrir et pour s'abriter, mais dans toute la complexité des actes sociaux* » (Brunet et alii, 1992-1993) ?

- *Et la reproduction spatiale ?*

Notre projet d'investigation de la reproduction spatiale s'appuie sur ces travaux, mais aussi et avant tout sur des modélisations dynamiques. La théorie de l'autorégulation, développée à partir des recherches de Prigogine, propose, pour rendre compte du changement spatial, les concepts de bifurcation (qui désigne un changement de trajectoire, de nature d'un système) et de résilience (définie comme la capacité d'un système à se maintenir sur le long terme malgré les fluctuations). Cette théorie a fait notamment l'objet de tests en géographie urbaine, dans le cadre de l'équipe réunie autour de T. Saint Julien et D. Pumain. Le collectif Archaeomedes a ainsi étudié à l'aide de méthodes quantitatives les facteurs de permanence de l'habitat dans la basse vallée du Rhône de l'Antiquité à nos jours (Archaeomedes, 1998). Quant à C. Aschan-Leygonie, elle a appliqué dans sa thèse le concept de résilience, emprunté à la physique, au Comtat Venaissin (Aschan-Leygonie, 1998). Au commentaire de Vidal, qui affirme que « *si le choix de l'Italie nouvelle n'avait été dominé par des considérations historiques, c'est à Milan qu'elle aurait dû placer sa capitale* » (Vidal, 1889), fait écho la fameuse monographie « *Milan, capitale économique de l'Italie* » (Dalmaso, 1971).

Je me propose d'analyser Rome capitale non pas en termes de métropole incomplète ou de centralité rhétorique, ni en termes intra-urbains. Pour comprendre comment une ville-monde devient la capitale d'un Etat-nation, j'étudierai statistiquement (grâce aux données de l'ISTAT) la recomposition des flux de marchandises et de voyageurs après 1871.

2. La reproduction de la centralité romaine : géohistoire d'une ville-monde

« La ville de Léonie
se refait elle-même
tous les jours »

I. Calvino (1972), page 133

Je me propose de réfléchir au changement spatial à partir de l'exemple romain. Je place cette tentative sous le patronage d'I. Calvino, dont la prose poétique exprime la reconstruction permanente qui fait la ville.

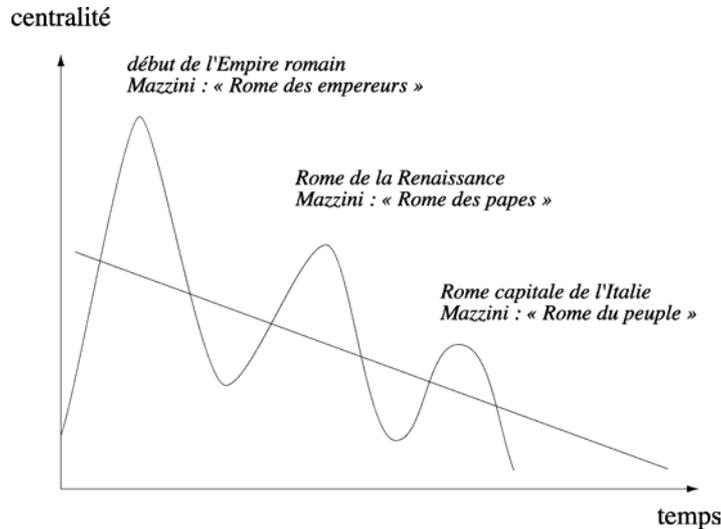
2.1 Un concept géohistorique pour étudier une ville-monde sur le long terme

Le concept de reproduction spatiale permet une approche de Rome sur le très long terme, approche décalée par rapport à l'érudition historique. La première partie de notre thèse est en effet consacrée à une échelle temporelle inhabituelle en histoire, sauf dans les synthèses de relative vulgarisation. Les évocations entendues de la transhistoricité de l'Urbs relèvent en général de l'évidence culturelle. Mais F. Moriconi-Ebrard nous a appris à partir d'une étude approfondie du cas des villes égyptiennes à nous méfier des fausses continuités légitimantes (Moriconi-Ebrard, 1999). Je souhaite donc interroger l'ambivalence des représentations de Rome, tantôt Ville Eternelle, tantôt symbole du temps qui passe. On trouve notamment cette tension entre admiration et *vanitas* dans *Les Antiquités de Rome* de Georges Du Bellay.

En géographie, le primat habituel du présent, c'est-à-dire la recherche de l'actualité et le choix épistémologique d'une faible profondeur temporelle permettant la pratique du terrain, a conduit à relativement négliger l'objet romain. La géographie urbaine se soucie fréquemment de la dimension temporelle, mais généralement associée à l'échelle intra-urbaine. Ainsi la thèse de M.C. Seronde-Babonaux (1980) décrit-elle la croissance urbaine et en explique les mécanismes. J'ai ainsi choisi d'explorer un aspect à la fois évident et peu thématique de la géohistoire romaine : la transformation de sa centralité. Notre représentation spontanée se présente comme une courbe descendante, ponctuée d'une alternance de hauts et de bas (figure 1). Mais surtout, notre interrogation

interurbaine portant sur le changement spatial rencontre le thème idéologique des trois Rome, dont je retiendrai la version *risorgimentale*. Pour Mazzini, l'histoire de Rome se formalise de façon ternaire : à la Rome des empereurs a succédé la Rome des papes, à laquelle devrait succéder la Rome du peuple.

Figure 1 : Vue cavalière de la centralité romaine – Une représentation ternaire de l'histoire



Notre propos ne consiste pas à reprendre ce « *mythe de la fatalité historique* » dénoncé par Gramsci (1975), mais d'une part, à étudier les représentations des changements de centralité, et d'autre part, à modéliser autant que possible ces changements.

Le modèle centre/périphérie formalisé par A. Reynaud fournit un cadre général pour penser la centralité romaine (Reynaud, 1981). Ancien centre de l'Empire qui porte son nom, Rome doit sa centralité ultérieure à la récupération, pontificale puis nationale, de cette référence de la centralité européenne. Aussi faut-il définir la situation d'une ville non seulement par rapport aux autres villes d'un réseau, mais aussi par rapport au passé et aux représentations que les acteurs s'en font.

Les catégories braudeliennes permettent en outre d'analyser la géohistoire de Rome, archétype de la ville-monde, comme l'histoire de la tension entre trois ou quatre formes géopolitiques : la cité-Etat et/ou l'Etat régional, l'Empire et l'Etat. Brossons à grands traits cette interprétation : l'expansionnisme de la cité-Etat romaine a constitué l'Empire romain. Sa scission a laissé à la cité-Etat romaine un pouvoir religieux privilégié par le souvenir du martyr de Pierre et de Paul, alors que le pouvoir politique revenait à Constantinople. Pendant le Moyen Age, la cité-Etat a réussi, à travers maints conflits, à affirmer son indépendance par rapport aux empires revendiquant l'héritage de l'Empire romain (byzantin, romain germanique). Cette autonomie se voit ensuite menacée par les Etats modernes en essor (France, Angleterre, Castille). Au 19^e siècle, la question du rapport entre l'Etat régional pontifical et l'Etat national italien devient cruciale, sous le nom révélateur de « *question romaine* ». Il s'agit également du problème spatial de la métrique privilégiée par la religion : le réseau et/ou le territoire, qui recoupe partiellement la question des pouvoirs spirituel et temporel. La dualité entre pouvoir politique territorial et pouvoir religieux réticulaire constitue un des moteurs de l'histoire européenne.

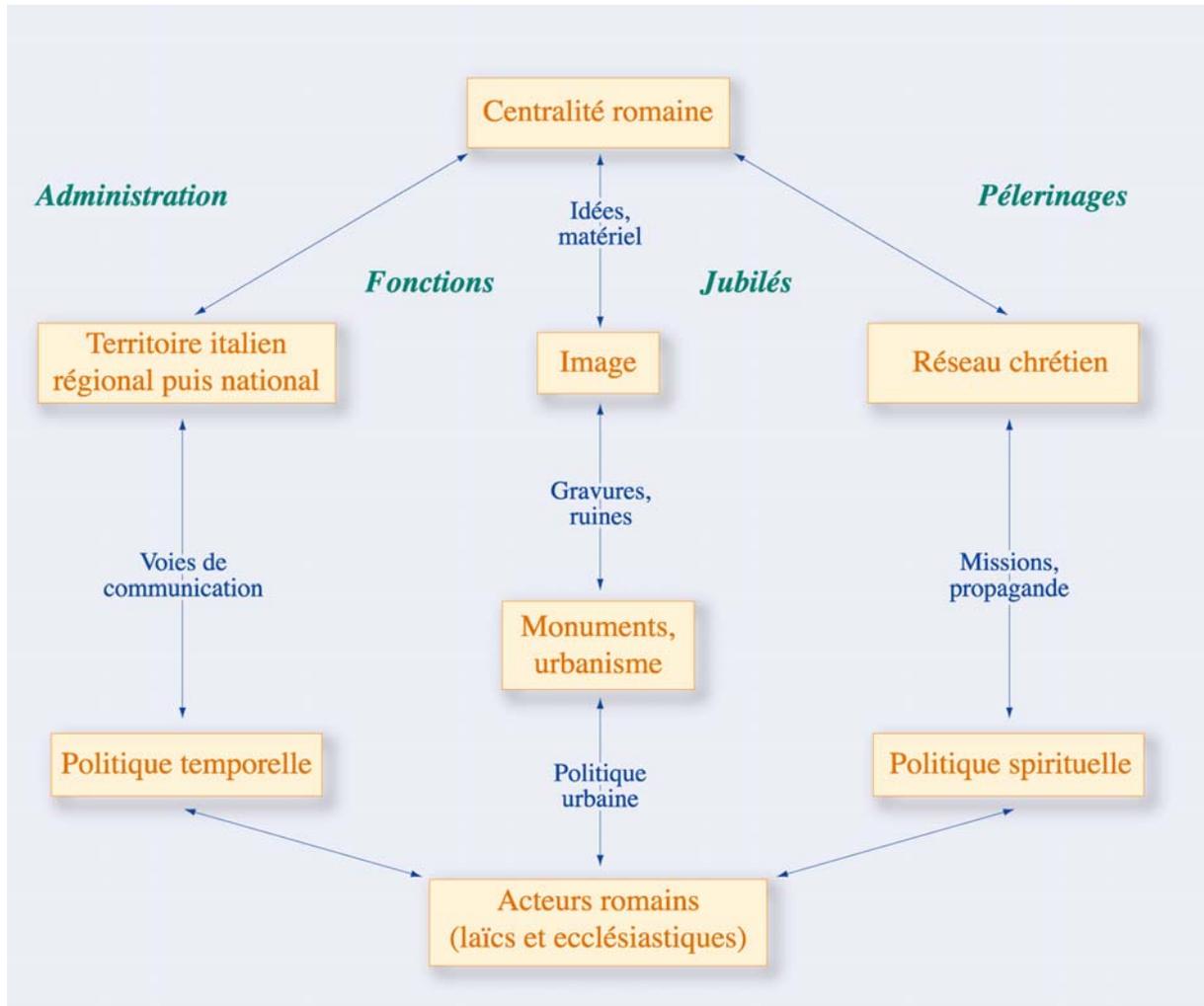
2.2 Systémique et histoire : un système spatial résilient

Dans ce cadre, notre étude de Rome ne se limite pas à l'intra-urbain, même élargi aux dimensions de l'Etat régional : le concept de centralité impose la prise en compte du système spatial romain, dont la déterritorialisation permet à Rome après la décomposition de l'Empire romain de s'adapter plus facilement aux bouleversements géopolitiques : Rome n'est plus dans Rome...

Ce système spatial (figure 2) repose à la fois, de façon dissymétrique, sur un réseau religieux d'échelle civilisationnelle (la ville-monde étend sa centralité sur une civilisation-monde) et sur un territoire d'échelle régionale : *urbi* et *orbi*. Les flux financiers, commerciaux et humains assurent l'unité entre les relais de Rome et la métropole catholique. Rome vit largement des ressources « spirituelles » venues de toute la Chrétienté, profite de l'exportation d'alun de Tolfa (découvert en 1462), et accueille de nombreux pèlerins. On les évalue, à partir des comptes de la Trinité des pèlerins (fondée en 1549 par Philippe Néri), à 70 000 l'année sainte 1550, 175 à

400 000 en 1575, 530 000 en 1600 (Labrot, 1978). Soulignons qu'avec la Renaissance, la centralité romaine devient également artistique et ouvrons ici une parenthèse : l'étude de la diffusion des canons néo-classiques romains m'incite à expérimenter une « géographie de l'art », qui serait le pendant de l'histoire de l'art, et dont R Knafou a jeté les bases en étudiant l'œuvre de Vermeer (Knafou, 1994), (Knafou, 2001).

Figure 2 : Schéma sagittal du système spatial romain



En ce qui concerne le système spatial romain, je prolonge les analyses de C. Aschan-Leygonie en faisant l'hypothèse que son ouverture et son instabilité favorisent sa résilience. Pour reprendre les catégories de R. Brunet (1969-70), Rome réagit à chaque discontinuité exogène par une discontinuité endogène. Autrement dit, face aux bouleversements géopolitiques, la ville-monde réagit en se transformant et en transformant son réseau de relations. Ce scénario spatio-temporel qui ponctue la géohistoire romaine se voit désigné par les acteurs romains sous le nom latin de *renovatio urbis*. Cette dénomination latine nous renvoie d'ailleurs à la centralité linguistique « posthume » de Rome : l'utilisation par les élites occidentales du latin comme langue liturgique et langue universelle, qui dure au moins jusqu'aux 16^e-17^e siècles, confère à l'ancien centre impérial une prééminence culturelle symbolique, et signale la continuité historique avec l'Antiquité romaine.

Ainsi la chute de Constantinople, la « Nouvelle Rome », la découverte du Nouveau Monde et la Réforme imposent, entre la mi-15^e et la mi-16^e s. une bifurcation au système spatial romain. La diffusion de la Contre-Réforme s'accompagne en effet d'une centralisation institutionnelle et idéologique accrue autour de Rome, tandis que l'espace catholique centré sur Rome se modifie : alors que l'Amérique latine s'ouvre aux missions, l'Europe du Nord dénonce (au double sens du terme) l'influence de Rome.

2.3 Etude d'une transition territoriale : Rome capitale de l'Italie ?

Dans la deuxième partie de ma thèse, j'analyse en détail une autre *renovatio urbis*, avec la transition territoriale qui fonde la centralité actuelle de Rome : celle qui voit Rome devenir capitale de l'Italie unifiée.

L'emprunt du concept géohistorique de transition territoriale à B. Elissalde, qui l'a appliqué à la Bretagne, vise à dépasser l'opposition entre systémique et dynamique (Elissalde, 2000). Dans le cas romain, le débat autour du changement de centralité articule arguments géographiques (Rome se situe au centre de la péninsule), politiques (Rome, ville tertiaire, sera une capitale « calme » socialement) et surtout historiques (le souvenir de l'Empire romain, mais aussi de la papauté de la Renaissance, légitime un pouvoir jeune, en quête de reconnaissance internationale). Notons que ce dernier argument idéologique, décisif, joue une fonction géopolitique : seul un passé glorieux et, qui plus est, de référence pour l'ensemble de l'Italie, permet d'éviter un conflit interurbain dans le pays « aux cent villes ». Le mythe politique de la « prédestination » de Rome capitale de l'Italie sert non seulement socialement à cimenter l'unité nationale (au prix d'une confusion entre la péninsule et l'Etat, l'espace et le territoire italiens) mais spatialement à transcender les tentations centrifuges liées au polycentrisme. Cette reconstruction *a posteriori* nous indique le problème que constitue la transition territoriale.

Mais cette capitale surimposée se voulant antécédente, si l'on me permet la métaphore géomorphologique, reste un problème pour la nation italienne et pour son fonctionnement territorial au-delà du 20 septembre 1870 (date de l'entrée dans Rome des troupes royales), et même du 11 février 1929 (date des accords du Latran, qui fixent le statut extraterritorial de l'enclave vaticane – n'oublions pas l'originalité de la double capitale romaine – et normalisent les relations entre Eglise et Etat). En effet, les représentations de Rome contestent son statut de capitale, au profit notamment de Milan. Au commentaire de Vidal, qui affirme que « *si le choix de l'Italie nouvelle n'avait été dominé par des considérations historiques, c'est à Milan qu'elle aurait dû placer sa capitale* » (Vidal, 1889), fait écho la fameuse monographie « *Milan, capitale économique de l'Italie* » (Dalmaso, 1971).

Je me propose d'analyser Rome capitale non pas en termes de métropole incomplète ou de centralité rhétorique, ni en termes intra-urbains. Pour comprendre comment une ville-monde devient la capitale d'un Etat-nation, j'étudierai statistiquement (grâce aux données de l'ISTAT) la recomposition des flux de marchandises et de voyageurs après 1871.

3. L'intérêt du concept de reproduction spatiale : les leçons du laboratoire romain

Je ne peux aller plus loin actuellement, en l'absence du traitement de ces données, mais je vous propose d'emblée quelques pistes plus générales pour les sciences sociales.

3.1 La stratégie spatiale romaine

Le laboratoire romain m'a fait tout d'abord réfléchir aux rapports entre centralité(s) et reproduction. Toute centralité suppose l'accumulation sur le long terme. Or, conserver le statut de centre n'a rien d'évident : les vicissitudes de l'histoire de Rome attirent notre attention sur les difficultés du maintien de cette centralité.

Son maintien me paraît donc nécessiter une véritable « stratégie spatiale », consciente ou pas, illustrée avec efficacité par les acteurs romains, laïcs et ecclésiastiques.

- *Changement spatial et re(-)production sociale*

En effet, le changement spatial me paraît sur le long terme un des moyens d'assurer la reproduction des élites aristocratiques romaines. La capacité au changement se trouve paradoxalement mise au service d'une volonté de maintien du même. La question romaine tient notamment au fait que, pour une fois, le changement spatial est aussi synonyme de changement social, de re-production : l'aristocratie noire et la théocratie romaines se trouvent directement menacées par la bourgeoisie et la monarchie italiennes. Mais pour comprendre cette dernière transition, il importe d'analyser la stratégie spatiale millénaire des Romains.

- *Le choix du réseau*

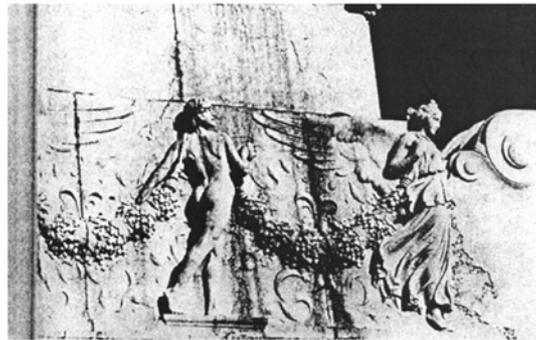
Cette stratégie se caractérise tout d'abord par le choix du réseau, une fois perdu l'essentiel du territoire, choix porté par une institution et une idéologie « internationales » : le christianisme. Le réseau, basé sur une communauté culturelle, s'avère moins fragile qu'une construction politique. La Réforme remet certes

fondamentalement en cause ce statut exceptionnel de Rome, mais la Contre-Réforme réagit par la mission et regagne du terrain –cette métaphore insiste sur la dimension spatiale du processus.

Figure 3 : Le Vittoriano, symbole de la difficile reproduction de la centralité romaine



Notons la massivité ostentatoire du monument à Victor-Emmanuel II, récupéré ultérieurement par le fascisme, ainsi que ses références à l'Antiquité



Le Vittorio illustre les ratés du volontarisme en matière de centralité urbaine



Source : C. Brice, in *Antiquités imaginaires*, 1996, p. 135-137

- *Centralité(s) et reproduction*

Ce choix pionnier du réseau, porté par l'économie-monde et la civilisation-monde européennes, nous montre l'ambivalence des liens entre centralisation et reproduction de la centralité. Certes, la centralité de Rome a signifié l'imposition progressive de son autorité aux territoires environnants, au détriment et/ou avec le relais des féodaux locaux. Mais la décentralisation a aussi profité à la re-production de la centralité romaine. Plus

précisément, la tendance ubiquiste du réseau romain permet à Rome de ne pas être seulement dans Rome, et de ne pas dépendre exclusivement de l'Italie centrale.

- *La centralité, entre idéal et matériel*

La reproduction du système spatial romain, particulièrement ouvert, découle également d'une dialectique subtile entre centralité matérielle et centralité idéale (Djament, 2002). L'Idée de Rome (Giardina, Vauchez, 2000) attire concrètement des foules de pèlerins et de voyageurs, avant d'attirer des millions de touristes. Rome ne recule pas devant le mélange des genres, les papes n'hésitant pas à menacer d'excommunications les Chrétiens qui n'achèteraient pas l'alun de Tolfa... En outre, les nouvelles constructions réemploient les matériaux antiques ou imitent l'architecture antique.

- *La « méthode comprimante »*

Ainsi la reproduction romaine nous montre à quel point l'image d'une ville peut assurer la permanence de sa centralité. Les autorités romaines s'attachent en effet à diffuser une idéologie continuiste : il faut légitimer que l'on produise du nouveau par la référence à l'ancien. La papauté s'attache à rapprocher ses heures de gloire de l'Antiquité romaine, comme le fait notamment Sixte Quint (1585-90). Les autorités post-unitaires font de même, en une tendance qui culminera, dénaturée, sous le fascisme. Ainsi le *Vittoriano*, devenu autel de la Patrie sous Mussolini, (figure 3) symbolise-t-il les références du nouvel Etat italien à l'antique. Je propose d'appeler, en hommage au roman de Günther Grass *Toute une histoire*, cette stratégie mémoriale la « méthode comprimante ». Elle consiste à reconstruire le passé en rapprochant les périodes de rayonnement, afin de passer sous silence les phases de déclin.

3.2 Comment penser le changement spatial : la dialectique du même et de l'autre, du continu et du discontinu

La reproduction romaine consiste donc à produire du même avec de l'autre, quand il ne s'agit pas de produire de l'autre avec du même (comme dans le cas du réemploi). Comme le dit Tancredi dans Le Guépard¹, « *Si nous voulons que tout continue, il faut d'abord que tout change* ». L'idéologie de la *renovatio urbis* est elle-même ambiguë : le *Risorgimento* proclame à la fois la continuité avec la Rome glorieuse de l'Antiquité et de la Renaissance et la volonté de rompre avec le régime pontifical. Nous avons ici affaire à une logique révolutionnaire au sens étymologique et au sens courant : l'irruption du nouveau se double d'un modèle ancien mythifié. Comme le remarque P. Valéry, cité dans (Bethemont, Pelletier, 1979, page 3), « *Les Français veulent conserver. Les Allemands veulent devenir. Les Italiens veulent reconstituer/redevenir* ».

Cette contradiction m'incite à souligner le préfixe de re-production : la reproduction ne s'effectue jamais à l'identique, mais suppose toujours le changement ; de même, il n'y a pas de rupture absolue, dans le nouveau reste toujours plus ou moins de l'ancien. Le même et l'autre, comme toutes notions relatives, forment un couple dialectique indissociable, mais leur « dosage », à évaluer avec prudence, varie : l'autre prime dans les cas de transitions territoriales, caractérisées par une crise de l'organisation de l'espace. Le concept de re-production rend bien compte de cette dualité théorique entre continu et discontinu, discontinu remis en évidence par l'épistémologie kuhnienne. C'est pourquoi je propose d'y réfléchir pour analyser la temporalité des espaces.

3.3 Du diptyque espace/société au triptyque espace/temps/société

Ce concept introduit la dimension temporelle au sein des rapports espace/société : production sociale et production spatiale ne peuvent se comprendre que dans une perspective dynamique.

Le changement spatial, la dynamique de diffusion permanente qui anime la papauté, assurent le maintien d'une couche sociale particulière : la re-production spatiale se fait l'instrument de la reproduction sociale (j'utilise ici le tiret pour distinguer la dominance de changement dans le processus ambivalent de reproduction). *A contrario*, la Révolution française allie re-production spatiale, avec notamment la création des départements, et la re-production sociale, en sonnant le glas de l'aristocratie.

Ces quelques remarques sur la complexité des rapports dialectiques entre reproduction sociale et spatiale me conduisent à introduire un troisième terme, le temps, à côté du binôme espace/société cher à la nouvelle géographie. En effet, la mise en avant de ce couple conceptuel pose un problème méthodologique : nous

¹ T. de Lampedusa.

affirmons que l'espace et la société ne sont pas extérieurs l'un à l'autre, mais nous peinons à penser leurs « rapports » autrement qu'en termes d'interactions. Comment penser à la fois le même et l'autre ? Rome m'a familiarisée à ce type de problèmes, qu'une analyse dynamique me paraît devoir éclairer.

Conclusion : plaidoyer pour la géohistoire

Cette piste me permet de revenir sur notre projet géohistorique initial. Le choix d'une thèse de géohistoire urbaine permet de rompre avec les découpages historiques *a priori*, au profit d'une réflexion sur les dynamiques spatiales. Rome, la ville du continu ET du discontinu, nous invite à allier analyse des structures et prise en compte de la temporalité, et à tenter de progresser sur la voie épistémologique ouverte par B. Lepetit (Lepetit, Pumain, 1993), (Lepetit, 1999) et I. Wallerstein (1995).

BIBLIOGRAPHIE

- ARCHAEOMEDES (1998), *Des oppida aux métropoles*, Anthropos-Economica, 280 pages
- BETHEMONT J. PELLETIER P. (1979), *L'Italie ; Géographie d'un espace en crise (nature, régions, culture)*; Bordas, 204 pages
- BAREL Y. (1973), *La reproduction sociale. Systèmes vivants, invariance et changement*, Anthropos-Economica, 558 pages
- BRUNET R. (1969/70), *Les phénomènes de discontinuité en géographie*, CNRS, 117 pages
- BRUNET R. (1990) *Le déchiffrement du monde*, première partie du premier tome de la *Géographie universelle*, Hachette/Reclus, 320 pages
- BRUNET R. (1992/93), *Les Mots de la Géographie. Dictionnaire critique*, Reclus/La Documentation française, 518 pages
- CALVINO I. (1972/1996) *Les villes invisibles*, Seuil, 188 pages
- DALMASSO E. (1969), *Milan, capitale de l'Italie*, Ophrys, 583 pages
- DAMETTE F., SCHEIBLING J. (1995) *La France. Permanences et mutations* ; Hachette Supérieur, 255 pages
- DJAMENT G. (2002): « La reproduction de la centralité romaine entre idéal et matériel », in *Colloque Géopoint 2002 « L'idéal et le matériel en géographie »*
- ELISSALDE B. (2000), *Temporalités et changement spatial en géographie*, Mémoire d'habilitation soutenu sous la direction de Denise Pumain, Université Paris I, 290 pages
- GIARDINA A; VAUCHEZ A. (2000), *Rome, l'idée et le mythe du Moyen Age à nos jours*, Fayard, 222 pages
- GRAMSCI A. (1975), *Quaderni del carcere* ; Einaudi, 3^e tome, p. 1513 à 2362
- NICOLET C., ILBERT R, DEPAULE J.C., (2000), *Mégapoles méditerranéennes, Géographie urbaine rétrospective* ;Maisonneuve et Larose-MSH-Collection de l'EFR ; 1071 pages
- KNAFOU R. (1994), *Vermeer, mystère du quotidien*, Herscher, 64 pages
- KNAFOU R. (2001), « L'exceptionnelle distribution géographique de l'œuvre de Johannes Vermeer », in *Mappemonde* n°61, p. 31 à 35
- LABROT G. (1978), *Un instrument polémique. L'image de Rome au temps du Schisme. 1534-1667*, Thèse soutenue à Paris I sous la direction d'O. Revault d'Allonnes en 1976, Champion, 544 pages
- LEFEBVRE H. (1974), *La production de l'espace*, Anthropos, 487 pages
- LEPETIT B., PUMAIN D. coord. (1993); *Temporalités urbaines*, Anthropos, 316 pages
- LEPETIT B. (1999) *Carnet de croquis. Sur la connaissance historique*, Albin Michel, 315 pages

- LEVY J. (1995), *L'espace légitime : sur la dimension géographique de la fonction politique*, Thèse soutenue à Paris VII en 1993, ANRT, 522 pages
- LEVY J., LUSSAULT M. (2003), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* ; Belin, 1033 pages
- MORICONI-EBRARD F. (1999), « La pérennité des sites urbains en Egypte : 5000 ans d'histoire, entre extension et repli » ; in *Travaux de l'Institut de Géographie de Reims*, Volume 26, n°101-104 « *Temporalités Spatiales* », p. 137-178
- REYNAUD A. (1981), *Société, espace et justice*, PUF, 263 pages
- SERONDE-BABONAUX M.C. (1980), *De l'Urbs à la ville. Rome, naissance d'une capitale*, Edisud, 495 pages
- VIDAL DE LA BLACHE P. (1889), *Etats et nations de l'Europe. Autour de la France*, Delagrave, 567 pages
- WALLERSTEIN I. (1991/1995) *Impenser la science sociale. Pour sortir du XIX^{ème} siècle*, PUF, 318 pages